

VIVEPIERRE

DU MÊME AUTEUR

ANIMAE

T. I, *L'Esprit de Lou*, 2012

T. II, *La Trace du coyote*, 2013

T. III, *Le Cauchemar du chien*, 2013

T. IV, *Le Rire de la hyène*, 2014

Éditions de l'Épée/Le Livre de Poche

SCORPI

T. I, *Ceux qui marchent dans les ombres*, 2016

T. II, *Ceux qui vivent cachés*, 2016

T. III, *Ceux qui tombent les masques*, 2016

Éditions de l'Épée/Calmann-Lévy/Livre de Poche

Aurora, 2017

Éditions de l'Épée

Magda, 2018

Éditions de l'Épée

SIGNÉ SIXTINE

T. I, *Derrière les étoiles*, 2018

T. II, *Les Échos de l'au-delà*, 2019

T. III, *Le Festival de l'Apocalypse*, 2019

Éditions de l'Épée/Calmann-Lévy

VIVEPIERRE

T. I, *Celle qui commande aux statues*, 2021

T. III, *Celle qui défend l'Atlantide*, 2021

Éditions de l'Épée

Roxane DAMBRE

VIVEPIERRE

2. Celle qui libère les captifs



© Roxane Dambre, 2022 – Tous droits réservés

Ce livre, ou quelque partie de ce livre, ne peut être reproduit, adapté ou traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Roxane Dambre
49130 Les Ponts de Cé
www.roxanedambre.com

Couverture :
2LI

Crédits images :
©Avtopilot / Depositphotos
©Unsplash
©Pixabay

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-7169-4

PROLOGUE

Novembre 1632 – Paris, près de l'île de la Cité

Hors d'haleine, la femme courait sous la lumière blafarde de la lune. Son cœur cognait dans sa poitrine et ses jambes n'étaient plus qu'une immense souffrance. Le bébé qu'elle serrait contre elle avec l'énergie du désespoir lui coupait à moitié la respiration. Devant elle, son mari, qui portait leur fille dans ses bras, soufflait comme un buffle en tirant leur fils aîné de son mieux.

— Plus vite, les exhortait-il. Plus vite !

Dans les rues voisines, les sabots martelaient les pavés, signe que la milice du Cardinal n'était pas loin. La femme raffermir sa prise sur son bébé et redressa le menton. Elle ne renoncerait jamais. Elle sauverait ses enfants. Même si elle devait en mourir.

— Ils ne peuvent pas être loin ! lança une voix toute proche. Retrouvez ces vermines !

Les fugitifs ralentirent. Ils approchaient de l'île de la Cité. L'ombre imposante de Notre-Dame de Paris se découpait dans la nuit, de l'autre côté de la Seine. Ils devaient traverser. Si le plan se

déroulait comme prévu, un passeur les attendait quelque part. Eux, et tous les autres.

La rumeur s'était répandue comme une traînée de poudre. Les gens dotés de capacités exceptionnelles avaient été déclarés hérétiques par le cardinal de Richelieu, au même titre que les protestants. Toutefois, l'archidiacre de Notre-Dame avait affirmé que ceux qui feraient amende honorable devant la Sainte Mère seraient sauvés. Mais la milice du Cardinal avait commencé à écuimer les rues de Paris avant que les principaux intéressés puissent prendre les dispositions nécessaires. Elle traquait et tuait qui-conque tentait d'accéder à la cathédrale. La femme serra les dents. Si le Cardinal avait voulu leur tendre un piège pour les éliminer, il ne s'y serait pas pris autrement !

Malgré cela, elle devait atteindre Notre-Dame. Un réseau de résistance et de passeurs s'était mis en place, avec l'aide de l'archidiacre. Le mot passait à toute allure. Gagner sa liberté. Gagner Notre-Dame. Coûte que coûte.

Un bruit de galop résonna derrière eux.

— Cachez-vous ! souffla-t-elle.

L'homme et ses enfants se précipitèrent dans le renforcement d'une porte. La femme se plaça devant eux et se concentra. Des volutes de brume montèrent du sol humide et les masquèrent. Le cheval passa en trombe sans que le cavalier les voie. La femme expira lentement. Ses bras et ses jambes flageolaient. La brume reflua.

— Je ne pourrai pas le faire encore une fois, murmura-t-elle, brisée.

— Tu n'en auras pas besoin, affirma son époux avec force. Regarde, on y est presque.

Prologue

Elle tourna la tête vers le bas de la rue. L'eau noire de la Seine étincelait sous la lune blanche. Et, contre le quai, un bateau minuscule était dissimulé par les ombres.

— Il est là, soupira l'homme, soulagé. Vite.

Ils vérifièrent une dernière fois que la voie était libre et se précipitèrent vers l'embarcation. Un homme s'y tenait, voûté, encapuchonné. Il redressa la tête en les entendant courir et mit un doigt sur sa bouche d'un air impérieux. La famille ralentit. Sans rien dire, il désigna le pont le plus proche. La femme aperçut des dizaines de personnes blotties dans l'ombre de l'arche. L'angoisse la gagna. Tant de gens pour un si frêle esquif ? Comment allaient-ils faire ?

— On peut peut-être essayer à la nage ? murmura son mari.

Mais le batelier secoua la tête et montra avec insistance le groupe qui attendait. L'homme fronça les sourcils. Qu'es-ce que cela signifiait ?

— Faisons-lui confiance, Guy, chuchota la femme. Ils savent sûrement ce qu'ils font.

Le mari – Guy, donc – grimaça, mais acquiesça. Ils rejoignirent les autres en silence. Un jeune homme blond plissa les paupières en les voyant approcher.

— La famille Duchemin, se présenta brièvement Guy.

Le regard du jeune homme s'éclaira.

— C'est vous qui pouvez vous cacher dans la brume !

— Ma femme, grinça Guy. Moi, je veux juste protéger ma famille. Au péril de ma vie s'il le faut.

— Espérons que nous n'en aurons pas besoin. Faites-nous disparaître, dame Duchemin, nous traversons.

— Tant de gens ? s'étouffa la femme. Je ne pourrai jamais !

— Je t'aiderai, maman, intervint son aîné.

— Mais...

— On fera avec, trancha le passeur. Le pont de glace ne tiendra pas longtemps.

— Le pont de glace ?

Le jeune homme blond sauta du quai et atterrit sur une plaque de glace qui flottait sur l'eau, bien à l'abri sous le pont. Il posa la main sur la surface. Un chemin blanc se cristallisa dans l'ombre protectrice, loin de la lumière de la lune. Les Duchemin retinrent leur souffle, comme leurs nouveaux compagnons.

— Vite, ordonna le passeur.

Sans hésiter, deux jeunes garçons s'engagèrent à sa suite. La glace émit des craquements sous leurs pas, mais ne céda pas.

— On se dépêche, insista le passeur avec un regard inquiet vers la rive.

Tout le monde se décida d'un coup. Il y eut un peu de bousculade, mais personne ne tomba à l'eau. Une légère brume s'éleva autour du chemin improvisé. Le passeur – Aymeric, puisque c'était son nom – les regarda défiler devant lui, préoccupé. Les bruits de sabots se rapprochaient dangereusement. Cette brume trop faible n'abuserait pas la milice très longtemps si elle arrivait jusqu'à eux.

— Vite, gronda-t-il pour lui-même puisque, à cette distance, personne ne pouvait l'entendre.

Pourtant, un homme tourna la tête vers lui et acquiesça, puis poussa sa propre famille à accélérer. Aymeric esquissa une moue désabusée. Décidément, les capacités des uns et des autres le surprendraient toujours.

Les Duchemin devaient être épuisés car il voyait la brume monter et redescendre sporadiquement. Par bonheur, les premiers

arrivaient déjà de l'autre côté. Un hennissement retentit soudain. Le cœur d'Aymeric se figea.

— Les voilà ! Sous le pont !

Il se rua en avant. Plus le temps d'attendre d'éventuels retardataires, il fallait courir ! Ses compagnons prenaient déjà leurs jambes à leur cou. Aymeric jeta un regard en arrière. Des cavaliers s'engageaient sur le pont de pierre censé les dissimuler, tandis qu'un autre frappait de toutes ses forces le chemin de glace. Il haussa les épaules sans cesser de courir. Qu'il frappe, cela l'occuperait !

Les dernières familles grimpaient sur le quai de l'autre rive, poussées par la terreur.

— Halte-là ! Ne bougez plus ! rugit le cavalier de tête.

Les fuyards s'éparpillèrent. Le souffle court, Aymeric se hissa sur le quai à son tour et laissa le chemin de glace céder derrière lui. Des claquements de sabots résonnaient de partout. Bon sang, ils ne s'en sortiraient jamais ! Une paire de bottes militaires s'arrêta soudain juste à côté de lui. Son cœur cessa de battre. Il leva les yeux. Un milicien levait son épée pour lui trancher la tête.

— Meurs, vermine !

Aymeric n'eut pas le temps de réagir. Un immense cavalier noir sauta par-dessus lui et embrocha le milicien. Les autres qui arrivaient en courant s'arrêtèrent net. Le cavalier noir se tourna lentement vers Aymeric, qui peinait à retrouver sa respiration. Ses yeux luisaient d'une lumière blanche sur un visage de roc. Une bouffée de joie gonfla la poitrine du jeune homme. Amélia !

— J'apporte la parole d'Amélia de Vivepierre, prononça le cavalier noir d'une voix rauque. Vous devez fuir, sire Aymeric. Je les retiendrai.

Aymeric ne se le fit pas dire deux fois. Il bondit sur ses pieds et fonça vers la cathédrale, tandis que des bruits de combat retentissaient derrière lui au son des « Diableries ! » et « Retourne en enfer, Satan ! ». Il les entendit à peine, l'esprit revigoré. Amélia était arrivée. Sa fiancée avait dû emprunter un des autres points de passage organisés partout autour de l'île.

Il déboucha sur le parvis de la cathédrale et se figea. Les miliciens étaient déjà là. Flambeau dans une main, épée dans l'autre, ils menaçaient les malheureux rassemblés en petits groupes. Des cadavres jonchaient le sol, baignant dans des flaques noires sous la lune d'argent.

Aymeric sentit son estomac devenir dur comme de la pierre. Où était Amélia ? De partout s'élevaient des « Pitié... », des « Droit d'asile ! » et des gémissements incompréhensibles. Le jeune homme n'arrivait pas à y croire. À quel moment les choses avaient-elles pu tourner ainsi ?

Un grincement couvrit soudain les bruits de la place. Aymeric reporta son attention sur les immenses portes de la cathédrale. Celles-ci s'ouvraient lentement. À l'intérieur, trois silhouettes se découpaient sur la lumière chaleureuse du chœur. Trois silhouettes féminines. Tout le monde s'immobilisa. Elles avancèrent sur les pavés. Aymeric laissa échapper un soupir de soulagement. Charlotte de Vivepierre, une femme d'âge mûr, gantée et coiffée comme les grandes dames de la noblesse parisienne, se tenait là, encadrée par ses filles, les jumelles Amélia et Camélia, aussi belles que dignes.

— Laissez passer ceux qui invoquent le droit d'asile, lança la femme d'une voix forte.

Autour d'Aymeric, un mouvement agita les gens.

Prologue

— Ne bougez pas ! rugit un milicien portant les armoiries du Cardinal.

— Vous bafouez l'autorité de l'Église, rétorqua Camélia.

— Vous bafouez l'autorité de Dieu, ajouta Amélia.

— Taisez-vous ! Je ne rends de comptes qu'au Cardinal !

— Ah oui ? Et lui, à qui rend-il des comptes, selon vous ?

Un crissement sinistre retentit, comme si l'on frottait des pierres les unes contre les autres. Un milicien poussa un cri étranglé. Les douze apôtres qui entouraient le portail s'étaient tournés vers les hommes du Cardinal et les dévisageaient de leurs yeux étincelants. Un vent de panique souffla sur la troupe armée. Aymeric réagit aussitôt.

— À la cathédrale, murmura-t-il en poussant les gens qui se tenaient devant lui. Vite, et dans le calme.

Ceux-ci obéirent sans discuter, bientôt imités par toutes les familles de la place, certaines portant des blessés, parfois même des morts.

Les miliciens restaient immobiles sur le parvis, muets de stupeur sous le regard désapprobateur des saints de pierre. Aymeric s'arrêta auprès d'Amélia.

— Je suis heureuse de vous voir, mon amour, chuchota celle-ci avec un sourire soulagé. Je vous avais envoyé un messenger, en constatant que vous n'étiez pas arrivé.

— Je l'ai croisé, avoua le jeune homme. Merci. Et voilà que vous nous sauvez de nouveau.

— Ne criez pas victoire trop vite, mon ami, grinça Charlotte de Vivepierre. Nous avons une visite de la plus haute importance.

Aymeric se retourna et se tendit. En effet, de nouveaux cavaliers arrivaient sur la place, entourant un homme vêtu d'une lourde cape rouge.

— Le Cardinal...

— Entrez avec les autres, ordonna Charlotte, et assurez-vous que tout le monde obtienne le sauf-conduit pour quitter la ville.

— Et vous, madame ?

Charlotte ôta ses gants. Ses filles l'imitèrent aussitôt.

— Entrez, cher Aymeric, répéta-t-elle froidement. Et fermez les portes derrière vous.

Il obéit. On ne contrariait pas Charlotte de Vivepierre. Le Cardinal s'en rendrait compte très vite.

Sur la place, celui-ci devisageait ses hommes, furieux.

— Vous les avez laissés vous échapper !

— Mais... Excellence... Ils ont demandé le droit d'asile, bredouilla un milicien.

— Et vous croyez vraiment que nous allons le leur accorder ? Ils souillent la maison de Dieu ! Faites-les sortir sur-le-champ !

Ses sous-fifres levèrent les yeux vers les saints qui les observaient toujours. Richelieu les imita et sa colère redoubla.

— Diableries ! Ne vous laissez pas abuser ! Messieurs, montrez l'exemple.

La garde personnelle du Cardinal mit pied à terre pour marcher d'un pas ferme vers la cathédrale. Amélia et Camélia s'agenouillèrent et posèrent leurs mains contre les pierres froides du parvis. L'énergie courut sur leurs bras et remonta le long de la façade de la cathédrale.

— Quittez ces lieux, ordonna Charlotte de Vivepierre, imperturbable. Notre-Dame ne vous laissera pas rougir son sol du sang des innocents.

— Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas, répliqua le Cardinal. Je représente Dieu sur Terre, je porte Sa parole et si

Dieu souhaite éliminer le démon, alors peu m'importe de venir le faire jusque dans Sa maison.

La femme haussa un sourcil.

— Vraiment, mon cher ? Perpétrer un massacre dans une cathédrale ?

Richelieu haussa les épaules.

— Dieu n'est pas à ça près, marmonna-t-il.

— Dieu, peut-être pas, répliqua Charlotte, mais Sa Mère ne vous laissera pas faire.

Il ne répondit pas. Cette femme espérait-elle l'effrayer avec ses belles phrases, lui qui avait vingt-cinq soldats d'élite, et le double de miliciens ? Elle mourrait comme les autres ! Cela ferait trois nobles de moins, et Dieu savait combien il méprisait les nobles...

Un mouvement sur les murs attira son attention. Quelque chose tombait du toit. Non, cela ne tombait pas. Cela galopait à leur rencontre. Et il y en avait plusieurs !

— Attention ! hurla un garde.

Trop tard. Les hordes de l'enfer fondirent sur eux.

À l'intérieur de la cathédrale, Aymeric se rongait les sangs. L'archidiacre et les prêtres qui lui étaient fidèles remplissaient aussi vite que possible les documents pour les familles présentes, mais l'inaction pesait au jeune homme. Les murmures inquiets et le bruit des plumes qui grattaient le papier lui devenaient insupportables.

Lorsque les cris éclatèrent sur le parvis, il n'y tint plus. Il confia à Guy Duchemin la charge de veiller sur les réfugiés et poussa la grande porte pour voir à l'extérieur. Son cœur manqua un battement. Une bataille surréaliste se tenait là-dehors. Des humains fous d'angoisse luttèrent contre des monstres de roc aux cornes

pointues, aux défenses acérées et aux ailes venimeuses. Les gargouilles de Notre-Dame. Les miliciens se défendaient comme de beaux diables, pourfendant la pierre et la faisant éclater à coups de masse. Aymeric serra les dents. Il savait que les Vivepierre souffraient et perdaient une partie de leur force vitale à chaque statue détruite. Et les miliciens étaient si nombreux !

— Elles ont besoin d'aide, pas vrai ? marmonna un jeune garçon qui s'était faufilé à ses côtés.

Ses vêtements déchirés et son arcade sourcilière fendue ne laissaient guère de doutes sur les difficultés qu'il avait rencontrées pour arriver jusqu'ici. Mais il était arrivé. Il n'était donc pas à prendre à la légère.

— Si on intervient, on donnera raison à Richelieu en prouvant qu'on est des démons, maugréa Aymeric. Alors que si c'est Notre-Dame qui nous défend...

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Il suffit qu'il ne sache pas qu'on est intervenus.

— Comment ça ?

Aymeric n'eut pas besoin d'attendre pour avoir sa réponse. Trois miliciens qui tentaient de contourner le champ de bataille pour atteindre Camélia s'écroulèrent, les mains crispées sur leur poitrine. Quelques secondes plus tard, ils gisaient, morts.

— En voilà toujours trois de moins, souffla le jeune garçon en se laissant tomber sur les pavés froids.

— Ça va ? s'inquiéta Aymeric.

— Ça ira. Je crois que j'ai un peu abusé de mon pouvoir, cette nuit. Je ne savais pas que j'avais une limite...

Aymeric hocha la tête et lui céda sa place pour lui laisser plus de champ libre. Le jeune garçon se déplaça pour être davantage à son aise et porta son regard plus loin. Richelieu disparaissait au

milieu de ses hommes. Impossible de lui porter un coup ciblé. Par contre, il pouvait continuer à protéger les Vivepierre...

Camélia vit les hommes s'effondrer et le soulagement l'envahit. Elle ne savait ni qui, ni comment, mais quelqu'un les aidait. De toute façon, elle devait tenir bon, elle n'avait pas le choix. Sa petite Louison, son bébé, dormait dans son couffin près de l'autel. L'archidiacre avait promis qu'il veillerait sur elle le temps qu'elle serait occupée avec le Cardinal. Elle sentait ses forces l'abandonner peu à peu. Elle jeta un regard à sa sœur jumelle. Le visage d'Amélia était crispé par la concentration et la fatigue. Elle avait tellement tenu à envoyer ce cavalier de pierre au secours de son fiancé ! Mais Camélia comprenait. Si elle avait pu faire quoi que ce soit pour sauver son époux quelques mois plus tôt, tombé dans une embuscade alors qu'elle s'apprêtait à accoucher, elle l'aurait fait mille fois. Si seulement elle avait su...

Elle secoua la tête. Ce n'était pas le moment de penser à cela !

— Mère ? marmonna-t-elle.

— Nous y sommes presque, répondit Charlotte entre ses dents. Les miliciens fuient avec les blessés. Encore quelques instants.

Elle avait raison. Une poignée de minutes plus tard, ne restaient plus sur la place que les morts, les mourants qui poussaient des cris désespérés et des statues brisées. Amélia et Camélia se redressèrent, chancelantes.

— C'est terminé ? chuchota Amélia.

— Pas tout à fait, grommela sa mère. Ne relâchez pas votre attention.

Les deux jeunes femmes scrutèrent mieux les environs. Dans l'ombre d'une maison, la silhouette du cardinal de Richelieu se

découpait, cape rouge sur fond noir. Il dut sentir le regard des trois femmes braqué sur lui, car il sortit de son abri.

— Ne croyez pas avoir gagné, lança-t-il en restant à une distance prudente. Nous assiégerons cet endroit et nous tuerons tous ceux qui en sortiront.

— Tous ceux qui en sortiront posséderont des laissez-passer en bonne et due forme, rétorqua Charlotte.

Richelieu haussa les épaules. Comme si cela lui importait.

— Si quoi que ce soit arrive à nos semblables entre ici et les portes de Paris... reprit calmement Charlotte.

— Inutile de menacer, ricana le Cardinal. Rien de ce que vous pouvez proférer ne m'inquiétera.

— Nous détruirons Notre-Dame.

— Nous brûlerons Notre-Dame, ajouta Camélia d'une voix sourde.

— Nous raserons Notre-Dame, compléta Amélia.

L'homme pâlit légèrement.

— Et nous ferons le nécessaire pour que chacun sache que c'est l'œuvre du cardinal de Richelieu, pour les dix prochains siècles.

— Vous ne le ferez pas, dit-il d'une voix blanche.

— Peut-être pas nous, mais lui, oui.

Sous le regard ahuri du Cardinal, le Christ assis sur le haut du portail se leva et se tourna vers l'homme. Les compagnons de pierre qui l'entouraient le dévisagèrent à leur tour.

Sans hâte, le Christ pointa son doigt sur le Cardinal d'un air accusateur. Celui-ci sentit soudain sa poitrine se comprimer, comme si l'on étreignait son cœur dans un étau. Il recula précipitamment. Il devait fuir !

— Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte ! cria-t-il avant de tourner les talons.

Prologue

Amélia poussa un soupir de soulagement.

— Cette fois, c'est fini.

Charlotte continuait à surveiller la rue par laquelle l'homme s'était échappé.

— Je ne crois pas, murmura-t-elle.

— Comment ? Mais, maman...

Trop tard, la femme s'était à son tour agenouillée. Ses filles froncèrent les sourcils. Il n'était plus temps d'animer des statues !

— Notre-Dame, entends ma prière. Accompagne chacun de ces réfugiés jusqu'à un endroit où il sera en sécurité.

— Maman ! s'effara Camélia en voyant les quantités d'énergie colossales qui se dégageaient des mains blanches de sa mère. Non !

— Et si jamais nous devons encore avoir besoin d'un abri, accorde-nous ta protection...

— Maman ! répéta Amélia, terrifiée. Arrêtez ! Vous ne pouvez pas y arriver toute seule !

Toute seule ? Les jumelles tiquèrent en même temps et échangèrent un regard. Une seconde plus tard, elles étaient de nouveau à genoux, les mains sur le sol.

— Non ! protesta Charlotte, à bout de forces.

— Protège-nous, Notre-Dame, chuchota Amélia.

— Protège-nous... et nos enfants, compléta Camélia, les larmes aux yeux. Pour toujours.

— Pour toujours.

Sur le portail de la Vierge, une statue de femme portant un enfant tourna la tête vers elles. Ses yeux étincelaient si fort qu'ils illuminaient la totalité de son visage.

— Je promets, dames de Vivepierre.

Un silence surnaturel s'était abattu sur le parvis. Aymeric s'approcha de l'embrasure de la porte. Le jeune garçon s'y tenait toujours, immobile.

— Alors ? chuchota Aymeric.

Le garçon tourna vers lui un visage ravagé par les larmes. Aymeric sentit son cœur se figer.

— Quoi ? s'écria-t-il sans plus se soucier de troubler la paix des lieux. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je... Je n'ai pas compris, hoqueta le jeune garçon. Elles... Je n'ai pas compris ce qu'elles avaient l'intention de faire... Je n'ai pas pu les arrêter...

Aymeric le poussa sans ménagement et ouvrit la porte en grand. Son sang gela dans ses veines. Sur le parvis reposaient les cadavres des trois Vivepierre.

— NOOOOOOOON !

Le soleil se levait quand Guy Duchemin vint taper sur l'épaule d'Aymeric, qui serrait contre son cœur le corps froid d'Amélia.

— Tu dois partir aussi, mon garçon, dit-il sourdement.

— Je ne peux pas, gémit le jeune homme.

— Tu as une fille à élever.

Il lui montra un saint de pierre qui portait un couffin. Dans ce couffin dormait l'enfant de Camélia. Aymeric le fixa, hagard. Une fille à élever ? Mais...

— Ce n'est pas la mienne... souffla-t-il.

— Peu importe. Il lui faut quelqu'un qui connaisse les particularités de son pouvoir. Tu sais aussi bien que moi combien c'est important.

Le saint de pierre se pencha pour lui mettre le couffin sous le nez. Aymeric aperçut le visage de poupon de Louison, endormie,

ses longs cils noirs posés sur ses joues. Une bouffée d'amour infini gonfla soudain son cœur. En une seconde, il comprit qu'il aimait déjà cette enfant et qu'il l'aimerait plus que tout, comme si elle était la sienne. Il souleva le couffin avec douceur, tout en prenant garde à ne pas faire tomber Amélia qui reposait sur ses genoux. Un frisson d'angoisse remonta le long de son dos, tandis que la statue se redressait.

— Cette petite fille ne devra jamais revenir ici, dit le jeune homme d'une voix blanche.

— Ah ? D'accord. Mais... Pourquoi ?

Aymeric leva les yeux vers Guy, déterminé.

— Parce que c'est une Vivepierre. Elle n'aura qu'une idée, les venger. Et elle y laissera la vie elle aussi.

Il reporta son attention sur le nourrisson qui bâilla de la plus adorable des manières.

— Non, ajouta-t-il d'une voix vibrante d'émotion, c'est hors de question. Elle n'apprendra jamais ce qui s'est passé. Elle ne saura même pas que vous existez.

— Euh... hésita Guy. C'est-à-dire qu'on pensait fonder un genre de société secrète, pour nous protéger les uns les autres. Et les pouvoirs de cette petite seraient...

Il s'arrêta sous le regard noir d'Aymeric. L'archidiacre apparut sur le pas de la porte.

— Vous devez partir, mes amis, leur intima-t-il doucement. Le Cardinal n'en restera pas là. Et je ne sais pas combien de temps ce brave saint Georges restera animé, maintenant que... Enfin... Vous devez partir.

Les yeux d'Aymeric revinrent sur la dépouille d'Amélia et les larmes lui brûlèrent les paupières.

— Nous nous occuperons des dames de Vivepierre, ajouta l'homme d'Église. Comptez sur moi pour leur offrir un enterrement digne de ce nom. Elles reposeront à tout jamais dans la crypte de Notre-Dame, dans le plus grand secret.

Un sanglot secoua les épaules du jeune homme.

— Il faut partir, maintenant.

Aymeric embrassa tendrement une dernière fois le front de sa belle et se leva avec difficulté, ankylosé par les heures d'immobilité dans le froid. Puis il prit le couffin et s'en alla sans se retourner, le saint de pierre – saint Georges, donc – sur les talons.

Guy poussa un soupir.

— Dommage. Ce petit gars aurait été un sacré atout pour notre société secrète. Quant à la petite, si elle a les mêmes pouvoirs que sa mère...

— Rien n'empêche de garder un œil sur elle, fit remarquer l'archidiacre.

— Comment ça ?

— Nous pouvons veiller sur elle de loin, en respectant les volontés d'Aymeric de Pressac. Et qui sait ? Peut-être qu'un jour, si nous avons besoin d'elle, elle reviendra. Elle, ou ses descendants.

Guy haussa les épaules.

— Et comment on va appeler notre société ?

— Oh... Croyez-moi, mon fils, plus c'est simple, plus c'est efficace.

— Vous avez déjà une idée ?

— Peut-être que nous pourrions tout simplement nous appeler... l'Organisation.

1.

DE L'IMPORTANCE DES RELATIONS SOCIALES AU SUPERMARCHÉ

Paris, de nos jours, au beau milieu d'un supermarché

Le nez froncé, les doigts crispés sur ma canne à pommeau d'argent flambant neuve, je me donnais beaucoup de mal pour ne pas partir en courant. Autour de moi, les gens passaient en chuchotant et me lançaient des regards curieux, entre les rayons de yaourts et de crème fraîche. J'inspirai profondément. Tout allait bien, tout allait bien. Si je pensais à autre chose, mes envies de meurtre s'évanouiraient toutes seules. Bonté divine, qu'est-ce qui m'avait pris de céder aux lubies de Chaos ? La douceur de cette matinée de mi-avril ? Une envie subite d'aventure ?

— Vous allez voir, Louise ! Ça va être dément ! m'avait-il suppliée pendant des jours.

Et il avait raison. La démence, c'était précisément ce qui me guettait si je restais ici encore une minute de plus. Bon, me con-

centrer sur un sujet intéressant. La garden-party annuelle des Clifford avait lieu dans une semaine dans le parc de mon hôtel particulier et je ne m'étais pas encore décidée pour le traiteur. Il était pourtant plus que temps !

— Euh... Excusez-moi ?

Je fus bien obligée de revenir à ma triste situation. Une femme poussant un caddie m'indiquait le rayon de beurre devant lequel j'avais trouvé refuge. Je me décalai.

— Merci !

J'acquiesçai d'un geste et soupirai de nouveau. Où étaient donc passés Nils et Chaos ? Le premier faisait les courses, ça je le savais, même si j'ignorais dans laquelle de ces allées aux néons brutaux il se trouvait. Quant au second, il avait disparu en me lançant : « Ne bougez pas, je reviens avec une surprise ! »

Cela faisait déjà cinq bonnes minutes. Autant dire la moitié de l'éternité, dans ce paradis de la consommation. Comme je regrettais de m'être laissé attendrir ! Cela ne serait pas arrivé six mois auparavant, lorsqu'il avait débarqué chez moi avec ses cheveux longs crasseux et ses joggings à capuche. Désormais, ses sourires créaient une fossette ravageuse sous ses taches de rousseur et il portait des chemises dont il laissait toujours le premier bouton ouvert. Les jeunes femmes du gratin parisien se bousculaient à chacune de mes réceptions pour lui envoyer des œillades appuyées, ce dont il avait bien conscience. Et il en jouait, le bougre ! J'espérais que le printemps qui débutait allait le jeter dans les bras d'une de ces demoiselles, qu'il me fiche un peu la paix avec ses fantaisies...

— Excusez-moi ?

Cette fois, c'était un vieux monsieur qui désignait les yaourts au citron dans mon dos. Je me déplaçai de nouveau. Peut-être était-il temps de disparaître discrètement ?

— Eh ! Louise ! Regardez-moooooooooooooooooi !

Je me retournai et reculai juste à temps. Sous mes yeux effarés, Chaos traversa le rayon crèmerie à plat ventre sur un caddie lancé à toute allure. Il en bondit juste avant de percuter le présentoir central et stoppa son véhicule improvisé d'une main experte. Je clignai des paupières, abasourdie.

— Voyou ! s'insurgea le vieux monsieur à mes côtés.

Bien dit.

L'adolescent se retourna vers nous, hilare, et repoussa les cheveux roux qui lui tombaient sur les yeux.

— Alors ! me lança-t-il. Vous voulez essayer ?

— Plaît-il ? bredouillai-je.

— C'est trop dément ! Montez, je vous pousse !

Mon être tout entier se rebella contre cette proposition indécente. Moi, à plat ventre sur un caddie, en train de traverser le supermarché à pleine vitesse ? Plutôt mourir !

— Vous allez voir, c'est trop délirant !

— Jamais de la vie, grommelai-je.

— Je peux même vous faire faire trois fois le tour du magasin, si ça vous branche ! ajouta-t-il d'un ton exalté sans m'entendre.

Je plissai les paupières, préoccupée. Rita tentait pourtant de lui inculquer ce qu'une dame – ou un gentilhomme – faisait ou ne faisait pas ! Sans succès, manifestement.

Chaos revenait vers moi en traînant son caddie derrière lui, le visage lumineux. Mon voisin laissa échapper un « Humpf » méprisant et s'écarta d'un air digne. L'adolescent arriva à ma hauteur.

— Et après, vous me laisserez monter sur le dos d'une gargouille ? ajouta-t-il avec un sourire plein d'espoir.

Ah. C'était donc ça.

Je me détendis.

— Killian, vous vous rendez compte que je ne peux pas me mettre à plat ventre sur un caddie, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— Parce que ça manque de classe, répondit une voix grave derrière moi.

Un sourire m'échappa. Nils, mon secrétaire particulier très compétent et très sexy, venait de surgir dans l'allée avec un chariot plein, le regard noir.

— Peut-être, mais c'est délire ! protesta Chaos. Faut avoir fait ça au moins une fois dans sa vie.

— Certainement pas, tranchai-je.

— Allez ! Décoincez-vous un peu !

Je haussai un sourcil. Me décoincer, moi ? Avec toutes les scènes de sexe débridées qui couraient dans ma tête dès que Nils s'approchait à moins de trois mètres ? Il ne valait mieux pas, j'avais très peur de ce que cela pouvait donner.

— Killian, annonçai-je d'une voix sobre, cessez de faire des propositions indécentes à une dame. Vous êtes beaucoup trop jeune pour moi.

L'adolescent se renfrogna tandis que Nils s'éclairait.

— Ce n'était pas indécent ! grommela le premier.

— Si, Killian, appuya le deuxième.

— Et arrêtez de m'appeler Killian.

— C'est pourtant votre prénom, rappelai-je.

Il roula des yeux d'un air exaspéré.

— Je m'appelle Chaos, dit-il sur un ton sépulcral.

— Je vous en prie, mon cher, c'est ridicule. Allez ranger ce cad-die.

Chaos abandonna son air pénétré pour soupirer.

— Franchement, c'est quoi votre problème avec mon nom ? Killian, c'est nul. Ça fait joueur de foot.

— Cela fait surtout nom réel, souligna Nils.

— Ouais, mais c'est naze.

— Vous n'avez pas besoin d'un nom exceptionnel pour être quelqu'un d'exceptionnel, notai-je. Regardez, je m'appelle bien Louise, pas Rhéa.

L'adolescent fronça ses sourcils roux.

— Rhéa ? Pourquoi Rhéa ? Pour réac' ? C'est nul comme pseudo ! Même si c'est vrai !

— Rhéa comme la mère des dieux, andouille, le rabroua Nils tandis que je me massais l'arête du nez, effondrée.

— Hein ? La mère des dieux ? Mais voilà, ça, c'est trop la classe ! Pourquoi vous avez pensé à ça ? Vous vous sentez comme la mère des dieux ?

— Rhéa appartient à la même mythologie que Chaos.

— Ah bon ? Chaos, c'est dans la mythologie ? Je croyais que c'était un méchant de Marvel.

Je soupirai, vaincue. Il y avait encore beaucoup, beaucoup de travail.

— Rhéa est la fille de la déesse mère Gaïa, expliqua Nils avec une patience remarquable. Elle fait partie des premiers Titans.

— Énoooooorme !

Certes. En attendant, il était temps de rentrer. Je n'avais pas ma montre, mais c'était sûrement l'heure du thé. C'était toujours l'heure du thé.

Je me détournai et faillis marcher sur une femme qui s'était approchée discrètement.

— Veuillez m'excuser, dis-je en la contournant.

— Louise de Vivepierre ? m'arrêta-t-elle.

Je me figeai. Nils et Chaos aussi. Louise de Vivepierre ? On m'appelait par mon nom dans un endroit aussi improbable ? Diantre...

La femme se mordillait les lèvres. Je la dévisageai avec plus d'attention. Une cinquantaine d'années, des cheveux gris frisés qui portaient dans tous les sens, un nez proéminent et des oreilles décollées qui m'évoquaient une souris, un visage grave où brillaient deux vifs yeux gris... Elle ne cessait de jeter des regards en coin à gauche et à droite. Un sentiment mitigé se réveilla dans ma poitrine et je serrai mes doigts sur ma canne. La dernière fois que j'avais rencontré ce genre de personnage, je m'étais retrouvée à laver le linge sale d'une certaine Organisation, et je n'avais pas très envie de recommencer.

— À qui ai-je l'honneur ? m'enquis-je poliment.

Elle plissa les paupières d'un air méfiant.

— On m'appelle Tempête, annonça-t-elle d'une voix sombre.

Voilà qui confirmait mes soupçons.

— Ha ! m'écriai-je en me tournant vers Chaos. Vous voyez, Killian, c'est ridicule, n'est-ce pas ?

Chaos haussa les épaules.

— J'aime bien, moi, bougonna-t-il.

— Ne soyez pas de mauvaise foi.

— Si elle peut vraiment déclencher des tempêtes, c'est cool, insista-t-il.

— Oh...

Je reportai mon attention sur la femme, qui avait ouvert des yeux ronds.

— Pouvez-vous réellement provoquer des tempêtes, chère madame ? demandai-je d'un ton sévère.

— Euh... Pas exactement, bredouilla-t-elle.

Chaos se renfroigna.

— OK, OK...

Bien.

— Et donc, à qui ai-je l'honneur ? répétai-je à l'adresse de la femme.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. De toute évidence, je n'étais pas censée avoir ce type de réaction.

— Je voudrais vous parler en privé, murmura-t-elle.

Hum... Elle n'avait donc pas connaissance de la particularité de Nils, qui pouvait entendre à peu près n'importe quoi à vingt mètres à la ronde.

— Je n'ai aucun secret pour mon personnel, affirmai-je donc, sans préciser que c'était parce que je n'avais pas le choix.

Elle parut se reprendre et se pencha vers moi.

— Peut-être qu'on pourrait aller... chez vous ? dit-elle sur un ton mystérieux.

— Ma chère, il ne fallait pas m'aborder dans un supermarché si vous souhaitiez me parler chez moi. Par ailleurs, seuls les gens dont je connais le nom et le prénom sont autorisés à entrer sur mon domaine. Vous êtes donc... ?

La femme parut de nouveau déstabilisée, mais elle ne se présenta pas pour autant. Chaos prit un air blasé.

— Franchement, les gens sont mal élevés, de nos jours...

Nils esquissa un sourire moqueur, mais n'intervint pas. Tout comme moi, il devait être très curieux d'entendre la suite.

Le regard de la femme courait de mes compagnons à moi.

— Vous avez confiance en eux ? chuchota-t-elle.

— Oui.

— Alors vous devez savoir... Je fais partie de l'Organisation...
Derrière moi, Chaos se tendit brutalement.

— Je me doutais que vous n'apparteniez pas aux X-Men, ma chère, répondis-je avec calme. L'Organisation existe donc encore ?

— Euh... Bien sûr, pourquoi ?

Hum. Parce que nous avons tué l'un des membres de son conseil d'administration six mois plus tôt ? Et qu'un autre avait l'air aussi traumatisé qu'un chat mouillé la dernière fois que je l'avais vu ?

— Aucune importance, éludai-je. Que me veut l'Organisation, cette fois ?

— J'ai une lettre pour vous. De la part du professeur Alevin.

Je fronçai le nez. Le professeur Alevin. Le chat mouillé, donc...

— Il s'est encore fait des ennemis en contant fleurette à des femmes mariées ? m'enquis-je en prenant l'enveloppe qu'elle me tendait.

— Comment ? Le professeur Alevin ? Mais... Pas du tout ! C'est l'honnêteté incarnée !

Ciel, les informations circulaient toujours aussi bien, au sein de l'Organisation. Chaos renifla avec mépris.

— C'est un gros naze. Et Donald aussi.

— Donald ? répéta la femme d'un air perplexe.

— Peu importe. C'est quoi, votre pouvoir ?

— Enfin ! Ça ne se demande pas comme ça !

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Mais... C'est personnel !

— Pourquoi vous vous faites appeler Tempête, alors ? C'est con !

J'ouvris l'enveloppe tout en continuant à les écouter d'une oreille, car cette histoire de pouvoir m'intéressait au plus haut point ! À l'intérieur, une feuille pliée en quatre portait des pattes de mouche indignes d'un homme de lettres. Peut-être avait-il dû l'écrire à toute vitesse ? Je dépliai et lus.

« Mademoiselle de Vivepierre,

Je n'ose imaginer l'opinion que vous avez de nous après les événements des mois passés. Toutefois, l'urgence m'impose de vous contacter de nouveau. Les gens dotés de capacités particulières disparaissent de façon mystérieuse. Nous nous en sommes rendu compte il y a quelques semaines, mais j'ai peur que cela ne remonte à plus loin.

Vous vous rappelez sans doute l'existence de personnes, au sein de l'Organisation, capables de retrouver n'importe qui sur Terre ? Comme par « hasard », toutes font partie des disparus. J'ignore qui se cache derrière cela, mais il s'agit d'un individu très bien renseigné, car leur absence nous prive de nos capacités de recherches. Je vous fais confiance, car vous n'appartenez pas à notre cercle. Je vous en prie, pourriez-vous mener l'enquête pour notre compte ?

Si vous devez me contacter, faites-le en toute prudence. Je ne sais pas qui sont nos ennemis, et il existe encore des dangers qui rôdent dans l'ombre. Je pense notamment à notre connaissance commune, Chaos, qui représente une menace pour nos semblables même s'il n'est pas impliqué. »

Je m'interrompis dans ma lecture, dubitative. Chaos, un danger qui rôdait dans l'ombre ? Il habitait sous mon toit depuis des mois ! Décidément, les informations de l'Organisation...

Je repris.

« Prenez garde à vous. Et je vous en prie ne faites confiance à personne au sein de l'Organisation.

Avec toute mon amitié,
Bernard Alevin. »

Je refermai la lettre et la rangeai dans mon sac à main.

— Alors, mademoiselle ? s'enquit Nils. Qu'est-ce qu'il vous dit ?

— De ne surtout pas me fier à cette femme, répondis-je en pointant l'embout de ma canne sur la dénommée Tempête.

— Quoi ? s'insurgea celle-ci.

— Nous devrions rentrer, ajoutai-je avec légèreté. Avez-vous fini vos courses, mon ami ?

— Disons que oui, mademoiselle.

— Mais... Vous allez nous aider, pas vrai ? bredouilla Tempête.

Je souris aimablement.

— Non.

— Mais... Pourquoi ?

— Avez-vous un nom, chère... Tempête ?

Elle resta muette, les yeux ronds. Je hochai la tête.

— Voilà pourquoi.

— Euh... Moi, j'ai pas compris, marmonna Chaos en m'emboitant le pas tandis que je m'éloignais. C'est quoi votre raison ? À part qu'elle fait partie de l'Organisation et qu'on les déteste ?

— Elle connaît mon nom et sait probablement de quoi je suis capable, expliquai-je. Mais elle refuse de me rendre la pareille. Et je devrais l'aider ? Alors que j'ai la garden-party des Clifford qui occupe toutes mes pensées ?

— Aaaaah...

Il sourit, satisfait, et se tourna vers Nils.

— Elle a vraiment trop la classe.

— Je sais, répondit Nils. Tu as oublié ton caddie au milieu de l'allée.

— Ah, merde.

Il rebroussa chemin. Je ralentis pour l'attendre, sans pouvoir retenir un sourire. Malgré tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il avait subi, l'adolescent avait gardé un bon fond. Tempête en profita pour nous rejoindre, le visage soucieux.

— Mademoiselle de Vivepierre, nous avons vraiment besoin de vous !

— Pourquoi, ma chère ? m'enquis-je.

— Eh bien, pour faire ce dont le professeur parle dans sa lettre !

— Ce qui signifie ?

Elle pressa ses mains l'une contre l'autre, confuse.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Je ne l'ai pas lue. Mais je sais que c'est important.

Je me radoucis un peu. Elle ne savait donc rien ? Le professeur Alevin m'avait prévenue, lorsque nous nous étions rencontrés, que l'Organisation entretenait le culte du secret. Mais m'envoyer une messagère qui ignorait le contenu de sa missive, cela frôlait le mépris. Pauvre femme.

— Vous avez toute ma sympathie, décidai-je donc.

Interdite, elle me dévisagea, la bouche ouverte. Ciel. Quel manque d'élégance.

— Vous avez de la chance, lança Chaos qui était revenu à notre hauteur, juché sur son caddie. Elle ne dit pas ça à n'importe qui.

— Euh... Ça veut dire que vous allez nous aider ? bredouilla la femme.

— Toujours pas, non. Mes amitiés au professeur Alevin.

Je lui tournai le dos de nouveau, avec la ferme intention d'en finir.

— Mademoiselle de Vivepierre ! me rappela-t-elle.

Je continuai à marcher vers les caisses.

— Vous devriez prendre des nouvelles de votre mère !

Mon sang gela dans mes veines. Le chariot de Chaos me heurta sans douceur.

— Oups, désolé, marmonna celui-ci.

Je ne l'entendis pas. Les muscles raidis, je dévisageai Tempête sans plus la moindre compassion.

— Est-ce que ce sont des menaces ? demandai-je d'une voix glacée.

— Des menaces ? s'épouvanta la femme. Oh non ! Non, pas du tout ! Je... Je devais juste vous dire ça...

— Pourquoi ? Qui vous l'a demandé ? Le professeur Alevin ?

— Non ! Vous ne comprenez pas ! C'est... C'est...

Elle baissa le ton et regarda piteusement autour d'elle.

— C'est mon pouvoir. Je... Des phrases me viennent et je les prononce et... Elles provoquent la tempête. Voilà pourquoi on m'appelle comme ça.

Sans me détendre d'un cil, je sortis mon téléphone de ma poche.

— Nils, Killian, pourriez-vous vous assurer que notre amie ne s'en aille pas, je vous prie ? demandai-je sans plus la moindre expression.

— Bien entendu, mademoiselle.

Je leur jetai un regard en coin. Les doigts crispés sur son caddie comme s'il s'apprêtait à tordre un cou, Nils foudroyait la femme de ses yeux marron clair. Quant à Chaos, il était descendu de sa monture improvisée et scrutait notre interlocutrice, le visage fermé. Bien. Elle n'irait nulle part.

Je composai le numéro du couvent des carmélites où ma mère avait trouvé refuge après la mort de mon père. Il s'agissait d'un ordre qui avait fait vœu de silence, mais la mère supérieure répondait au téléphone.

— Pas la peine de me fixer comme ça, vous ne me faites pas peur du tout, grommela Tempête.

— Alors vous n'êtes pas très intelligente, rétorqua l'adolescent.

— Vous ne savez rien. Je suis au service de gens très puissants.

— Sans blague. Vous connaissez sûrement mon nom, alors.

Elle fronça les sourcils.

— Votre nom ?

Chaos me jeta un coup d'œil en biais.

— On m'appelle Chaos, dit-il d'une voix sépulcrale.

Tempête pâlit d'un coup.

— Chaos ?

Celui-ci se tourna vers moi, triomphant.

— Vous voyez ? Je vous avais dit que ça marchait !

Je voulus lever les yeux au ciel, mais un déclic retentit dans mon oreille.

— Allô ? s'enquit une voix féminine.

— Mère Marie-Valérie ? Bonjour, ici Louise de Vivepierre.

— Chère Louise ! Je suis heureuse de vous entendre ! Comment se porte votre maman ?

Mon estomac se transforma en plomb.

— N'est-ce pas plutôt à moi de vous poser la question ? demandai-je, tendue à l'extrême.

— Comment cela ?

— Elle vit toujours avec vous, non ?

— Pas du tout ! Cela fait plus de trois mois qu'elle nous a quittées. C'était à la mi-janvier, il me semble, peu après l'Épiphanie. Elle a laissé une lettre pour nous prévenir qu'elle souffrait de vivre loin de vous et qu'elle rentrait à la demeure Vivepierre.

Un silence s'écoula. Mon cerveau moulinait dans le vide.

— Louise ? s'inquiéta la mère supérieure. Tout va bien ? Est-ce que je dois comprendre que vous n'étiez pas au courant ? Elle n'est pas rentrée ?

— Non, laissai-je échapper. Non...

— Oh mon Dieu ! Est-ce qu'elle a eu un accident ? Mais... Non, non, ce n'est pas possible... La police nous aurait averties...

— Qu'a-t-elle dit ? l'interrompis-je entre mes dents serrées. Est-elle... venue vous voir en personne ? Pour vous expliquer ?

— Non. Nous sommes un ordre contemplatif, nous vivons dans le silence. J'ai été surprise en trouvant sa lettre, bien sûr, mais elle est notre bienfaitrice, je ne peux que me plier à ses désirs.

Je passai ma langue sur mes lèvres sèches. Évidemment.

— Oh, ma chère Louise... murmura la femme d'une voix blanche. Je suis tellement désolée... N'avez-vous reçu aucun courrier ces derniers mois ? Un mail ? Un SMS ?

— Rien...

— Je ne peux pas le croire ! Lorsqu'elle était parmi nous, son plus grand regret était de ne plus vous avoir à ses côtés ! Elle vous aurait avertie, si elle s'était installée ailleurs...

— Pensez-vous... articulai-je de mon mieux. Pensez-vous qu'elle aurait pu être enlevée ?

Un nouveau silence. Puis :

— Pas ici, en tout cas. Il y a cette fameuse lettre, et puis elle a emporté toutes ses affaires. Son lit était soigneusement refait lorsque nous nous sommes rendu compte de son départ. Vous croyez que quelqu'un aurait pu la kidnapper sur le chemin du retour ? Seigneur...

Je ne répondis pas, l'esprit sens dessus dessous. Un départ volontaire ? Cela ne rimait à rien ! En tout cas, pas avec ce que racontait la missive du professeur Alevin. Et quand on possédait un talent comme le mien, on croyait assez peu aux coïncidences.

J'inspirai profondément.

— Est-ce que... je peux venir ? Voir la lettre ?

— Vous êtes toujours la bienvenue, ma chère Louise. Venez quand vous voulez. Dois-je prévenir la police ?

Mes yeux revinrent sur Tempête, qui fixait Chaos comme s'il était le diable en personne.

— Non, je vous remercie. Je dois d'abord vérifier qu'elle a bien disparu.

— Oh, mon enfant ! Je suis si bouleversée ! Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ?

La détresse perçait dans sa voix, en écho à celle qui menaçait de me submerger. Je devais garder la tête froide.

— Pour le moment, rien. J'arrive.

— Entendu. Nous vous attendons.

Je raccrochai. La panique dévorait déjà ma poitrine. Impossible de rester calme. Ma mère, disparue depuis trois mois. Et je ne m'en étais pas aperçue. Quel genre de fille étais-je ? Et qu'avait-il pu lui arriver ? Et si elle était morte ?

Une silhouette emplît soudain mon champ de vision. Je relevai les yeux. Nils avait lâché son caddie pour me rejoindre.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton guindé. Doit-on repasser par la maison mettre les courses au frais, ou abandonnons-nous tout ici afin de partir pour la Normandie sur-le-champ ?

— La Normandie ? s'étonna Chaos. Qu'est-ce qu'on va faire en Normandie ?

Je clignai des paupières. Oui. Prendre une décision.

— Emportez juste de quoi déjeuner dans la voiture, murmurai-je, incapable de m'imaginer attendre une minute de plus.

— Bien. Et pour Mme Tempête ?

— Elle vient.

Celle-ci écarquilla des yeux épouvantés.

— Moi ? Mais pourquoi ?

Chaos s'avança vers elle. Je clignai des paupières et une pensée raisonnable traversa le brouillard de ma panique. Comment arrivait-il à avoir l'air si menaçant alors qu'il traînait un caddie derrière lui ?

— Sérieux, grinça-t-il, vous pensiez que vous pouviez menacer Rhéa impunément ?

— Rhé... Rhéa ? bredouilla la femme.

— La mère des dieux. Personne ne s'en prend à elle sans conséquence.

— La... mère de Louise de Vivepierre, c'est... Rhéa ?

— Non. Sa mère, c'est Gaïa, la mère des Titans. Et vous l'avez menacée aussi.

La terreur sur le visage de souris de Tempête me prouva au moins deux choses. Un, cette histoire de surnom ridicule fonctionnait malheureusement très bien. Deux, Chaos avait un talent hors du commun pour retenir ce qui l'intéressait.

Je composai un nouveau numéro sur mon téléphone, tandis que Nils garait son chariot à un endroit où il ne gênerait personne et le fouillait pour en sortir de quoi confectionner des sandwiches.

— Allô ? fit la voix joyeuse de Sabrina, ma meilleure amie.

— Sabrina ? Louise de Vivepierre à l'appareil.

— Sans blague ! Allez, on s'en fout, raconte. Killian t'a convaincue de faire un tour en caddie ?

Je marquai un instant d'arrêt. J'avais déjà oublié cette histoire. Aucune importance.

— Sabrina, ma mère a été enlevée.

— Quoi ? s'étrangla-t-elle

— On part pour Barentin.

— Barentin ? Le couvent des carmélites ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce sont les sœurs qui t'ont prévenue ?

Je fermai les yeux pour ne pas me laisser emporter par la violence de mes sentiments.

— Non. C'est l'Organisation. Elle a disparu depuis plus de trois mois.

Silence interloqué à l'autre bout du fil.

— Sabrina ? m'inquiétai-je.

— L'Organisation ? rugit-elle. C'est elle qui est derrière tout ça ?

— Je ne sais pas.

J'entendis une profonde inspiration dans le combiné.

— OK. Les gars viennent aussi ? s'enquit-elle.

— Killian et Nils, oui, approuvai-je. Ainsi que Mme Tempête.

— Qui ?

— La messagère de l'Organisation.

— C'est son vrai nom ?

— C'est celui qu'elle s'est choisi.

— Et elle peut provoquer des tempêtes ?

— Pas à sa connaissance, non.

Le sifflement qui suivit contenait un mépris palpable.

— OK, reprit-elle. On se retrouve où pour partir ?

— Vous ne venez pas, soufflai-je.

— Hein ? Louise ! Bien sûr que si, on t'accompagne !

— J'ai besoin de vous à la maison. Je voudrais que Rita appelle toutes les amies de ma mère, au cas où l'une d'entre elles aurait des nouvelles. Et toi, veux-tu bien éplucher les comptes bancaires, les assurances et les placements sur lesquels elle a encore la main ?

Enlever une Vivepierre sans chercher à profiter de sa fortune me paraissait un immense gâchis, alors il fallait commencer par là.

— OK, grinça-t-elle.

— Merci, Sabrina.

— Mouais. T'as intérêt à me tenir au courant à la minute près.

— Promis.

Elle raccrocha. Chaos me fixait.

— On va vraiment en Normandie ? demanda-t-il d'un ton grave.

— Oui.

— On va faire quoi, là-bas ?

Je me redressai, tendue, en regardant sans les voir les néons qui clignotaient.

— Eh bien, si vous acceptez de m'accompagner, Killian, nous allons retrouver la mère des Titans.